

du 24 x 36 au Polaroid

J'ai commencé à utiliser un Polaroid SX 70 en 1985. L'appropriation de ce nouveau procédé répondait alors à la nécessité de casser le trop grand contrôle exercé dans la pratique du 24 x 36, autant à la prise de vue et au développement que dans des opérations ultérieures : virage et encrage. Cette nécessité s'est fait sentir à partir de 1983 et s'était concrétisée à travers des techniques accordant une plus grande part à l'aléatoire : prise de vue au Minox, solarisation, déchirage des épreuves.

La rencontre du Polaroid n'a donc pas été fortuite, ce procédé présentait une réponse plurielle à mes besoins : il dérangeait mes habitudes, me permettait de travailler dans l'instant. et introduisait un jeu dialectique avec le hasard. Le Polaroid a toujours une surprise d'avance qu'il faut assumer, intégrer dans sa pratique : programme déjoué ou hasard programmé.

spécificité du Polaroid

Une image Polaroid est une image qui se développe instantanément : il y a confrontation du réel et de son image en miroir avec un léger décalage dans le temps. Trace d'une réflex(ct)ion, d'une spéculation sur le temps qui se déroule, sur la distance aux choses.

Le premier appareil que j'ai utilisé a été le SX 70. En 1986, j'ai fait l'acquisition d'un modèle plus ancien : le 330. Deux appareils, deux procédés particuliers qui impliquent deux productions très spécifiques :

sx 70

Appareil reflex, plat, qui se déploie au moment de la prise de vue : origami optique avec lequel il est difficile de faire corps. Le dessous de l'appareil n'est pas horizontal : en cela il perturbe une vision albertienne de l'espace et fait que le réel résiste à sa «mise en chambre».

L'exposition est automatique et associée à une chimie complexe ; il serait vain de vouloir la dominer totalement.

Le cliché est éjecté. Il se développe dans les mains de l'opérateur, immédiatement, se révèle progressivement, lentement : surface glauque, regard éteint, apparition spectrale au grand jour. La couleur monte d'en dessous, sort d'une émulsion molle, malléable que l'on peut déplacer en la pressant à travers le film transparent qui n'a de protection que le nom, intervention irrémédiable d'un instant.

L'idée de Polaroid, miroir du réel, se retrouve dans l'aspect du cliché comme objet réel. Comme le miroir, il possède deux faces : une transparente et lumineuse, l'autre opaque et obscure. Là s'arrête la comparaison car ses deux faces peuvent, par un simple décolllement, être co-présentées.

Le cliché se présente sous la forme d'une feuille d'aluminium laqué de blanc qui ferme et encercle deux films plastiques, un noir et un transparent entre lesquels se trouve une pâte blanchâtre (l'émulsion sortie de sa gousse et impressionnée). Sous le film transparent, la couleur adhère sur une très faible épaisseur.

Le cliché s'offre aux doigts et au regard. Il est tentant de fendre cette cornée, de voir le fond de cet œil, de déflorer ce dessous noir, puis de gratter dans le blanc laiteux, juste avec ce qu'il faut de délicatesse pour préserver la couleur couchée sur le film, ou au contraire l'attaquer avec brusquerie pour l'enlever et opacifier le film en le rayant.

330

Le 330 est un appareil lourd, volumineux et non reflex.

Son cliché ne s'éjecte pas : il faut l'extirper, attendre son développement à l'aide d'une minuterie puis le dépouiller.

Le cliché qui apparaît rappelle un cliché ordinaire sur papier à la différence que sa surface est poisseuse et les bords baveux.

La «révélation» provient surtout du négatif, qu'ordinairement on jette : au bout du compte il s'avère plastiquement plus riche et, par son étrangeté, sollicite davantage l'imaginaire.